

« La guerre du Vietnam a été un déclencheur ». Pour Ann Laura Stoler, la prise de conscience a d'abord été politique. Jeune lycéenne de la bourgeoisie juive new-yorkaise, elle découvre l'impérialisme américain puis la contestation qui l'accompagne alors qu'elle fait ses premiers pas à l'université. Après avoir étudié le japonais et s'être initiée au marxisme, elle s'oriente vers des études d'ethnologie et choisit comme terrain d'enquête Java, « parce que c'était près du Vietnam ». Elle en revient avec le désir de travailler sur les multinationales américaines : ce sera sa thèse de doctorat pour laquelle elle découvre la nécessité de plonger dans le passé pour éclairer les structures économiques et sociales observées sur place. Le marxisme teintera toujours le féminisme qu'elle identifie comme une influence fondamentale, très marquée par son expérience indonésienne. A vingt-deux ans, elle avait interrogé des paysannes sans terre pour étudier les effets de la révolution verte. Elle les avait suivies dans leurs déplacements des montagnes aux marchés où elles vendaient le contenu de leurs lourds ballots. « En Indonésie, j'ai trouvé le féminisme d'une autre façon, avec les femmes qui se touchent, qui font toujours des câlins. Elles sont si fortes entre elles, si chaleureuses ; elles se moquent des hommes ». Mais elle ajoute : « Elles avaient une puissance qui m'a frappée, surtout les femmes qui n'avaient rien ». Résolument marxiste, elle refuse en effet de faire primer une lecture en termes de genre, qui se contenterait d'appréhender la situation des femmes javanaises en fonction de leur place dans la société en tant que femmes. Si elle pointe les inégalités et les discriminations qu'elles subissent, elle insiste sur la nécessité de faire primer l'analyse en termes de classes sociales.

Son objet d'étude n'est d'ailleurs pas précisément les femmes mais « le pouvoir, toujours le pouvoir ». La découverte des écrits de Michel Foucault renforcera définitivement cette orientation et Foucault viendra compléter les piliers sur lesquels s'appuie la chercheuse. Elle opère, avec lui, une relecture des sociétés impériales en affirmant que la race et la sexualité sont au cœur des dynamiques de pouvoir. Ainsi, les catégories utilisées par les autorités coloniales pour désigner les populations se révèlent des catégories éminemment politiques par l'intermédiaire desquelles les corps sont contrôlés et le pouvoir imposé aux individus. *Race and the education of desire. Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things* est son best-seller à ce jour : utilisant Foucault pour penser « l'ordre des choses colonial », il a ouvert d'importantes perspectives et renouvelé les approches sur le monde colonial avec un succès certain. De nombreuses frontières furent alors transgressées. L'intime placé au cœur de l'analyse bousculait la répartition du privé et du public, faisant de la sexualité et des affections des sites de production essentiels du politique, des endroits où observer les mécanismes par lesquels se construisait le consentement à la domination. Les colonies n'étaient plus vues comme des espaces à part, loin des métropoles : au contraire, Ann Laura Stoler plaide pour un regard qui embrasse métropoles et colonies dans un même champ analytique. Elle théoriserait plus précisément cette nécessité dans un ouvrage dirigé avec l'historien Frederick Cooper dont l'introduction vient d'être publiée en français sous le titre *Repenser le colonialisme*. La troisième frontière était en effet disciplinaire : avec Cooper comme avec d'autres collègues de l'université du Michigan, elle fonda, à la fin des années 1980, le premier doctorat d'histoire et d'anthropologie afin de bousculer les manières traditionnelles de travailler sur les sociétés non occidentales.

A cette époque, les études sur le passé colonial de ces sociétés étaient marquées par l'influence d'Edward Saïd et des *Subaltern Studies* qui proclamaient renverser les perspectives dominantes en donnant à entendre les voix des colonisés. Pour Ann Laura Stoler, cependant, il ne s'agissait jamais que d'inverser des polarités ; elle proposait plutôt de changer de paradigmes. Ici comme ailleurs, elle privilégiait la nuance et le doute. Elle identifiait ainsi des degrés dans la souveraineté et insistait sur leur évolution et leur articulation plutôt que de dénoncer un pouvoir colonial qui aurait été dominateur de manière homogène.

Elle affiche la même volonté à propos des concepts politiques et du vocabulaire philosophique qui lui servent à penser le réel : elle les veut labiles, et non rigides, ouverts au doute et non pas rassurants ou définitifs. De cette attention aux mots, elle a fait un combat et un livre, à paraître en français l'année prochaine (*Along the archival grain*). Nul doute qu'elle veillera de près à sa traduction, comme elle l'a fait pour *La Chair de l'empire*. Depuis petite, elle sait en effet l'importance du mot juste. C'était ce qui la frappait déjà dans les poèmes que sa grande sœur Barbara lui récitait pour l'endormir. Plus tard, cette dernière fut l'une des traductrices de la *Bhagavad-Gītā*, la précéda à Columbia University où elle enseignait le sanskrit et continua à lui transmettre l'amour des mots et le plaisir qui peut naître d'une infinie attention à leurs particularités.

Scrutant les archives produites par l'Etat colonial néerlandais, Ann Laura Stoler montre les doutes qui habitèrent l'entreprise de domination et qui étaient très précisément incarnés dans la matérialité de l'archive. Les ratures, les hésitations, la chercheuse les prend au pied de la lettre : l'Etat colonial tâtonnait et l'ordre qu'il cherchait à imposer aux mots et aux choses était soumis à de multiples influences dont il importe de retracer l'histoire. L'archive n'est pas seulement un objet ou une trace, elle est un processus qu'il convient de décrypter. Gaston Bachelard est ici son maître à penser ; comme lui, elle prône une attention au « détail épistémologique » qu'elle revendique comme ligne de conduite intellectuelle. Le texte de l'archive et celui de la chercheuse sont ici soumis à la même exigence. Rendre compte des mots de l'archive, c'est aussi s'imposer une rigueur dans l'écriture et préférer une « éthique de l'inconfort » à la tranquillité des vérités d'autorité.

La comparaison est l'autre moyen qu'elle privilégie pour lutter contre les évidences, qu'elles soient conceptuelles ou politiques. Elle la manie en permanence à la recherche d'une intelligence précise des formations impériales qu'elle veut saisir dans leurs dynamiques, quels que soient les espaces et les moments. C'est ainsi qu'elle enseigne depuis cinq ans à l'université de Birzeit sur « l'histoire coloniale comparée » avec un sens très aigu que, là-bas, l'« histoire coloniale est vivante ». Depuis qu'elle a découvert la Palestine, il y a cinq ans, elle s'y rend chaque année pour enseigner à Ramallah et s'est engagée dans l'organisation du premier programme de formation doctorale de l'université de Birzeit et dans un ambitieux projet de collecte d'archives privées. Si le mur de séparation construit par Israël, les implantations des colonies au-delà des frontières reconnues par les Nations-Unies et, plus largement, les discriminations qu'elle a découvertes en 2008 lui ont parlé avec force de la situation coloniale qu'elle avait pu étudier dans les archives, elle a aussi retrouvé dans cette région du monde des ressemblances frappantes avec ce qu'elle avait observé en Indonésie quarante ans plus tôt : l'impérialisme américain.

Ici, là-bas, l'histoire est comme un tissu qui se plie sur lui-même et les engagements de la chercheuse, comme une boucle, se rejoignent de nouveau, à l'université et au-delà. Dans son prochain livre, elle se penchera sur les concepts politiques qui empêchent durablement de penser (